

Recherches sociographiques



Dom Guy-Marie OURY, Mgr Briand, évêque de Québec, et les problèmes de son époque

Gilles Chaussé

Volume 28, numéro 1, 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056268ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056268ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chaussé, G. (1987). Compte rendu de [Dom Guy-Marie OURY, Mgr Briand, évêque de Québec, et les problèmes de son époque]. *Recherches sociographiques*, 28(1), 142–144. <https://doi.org/10.7202/056268ar>

l'économie et la société amérindiennes en Amérique du Nord. Il était grand temps que quelqu'un réfute le mythe de la «supériorité» des relations entre Français et Amérindiens, accentue le processus d'intégration-subordination qui gouverna leurs échanges et suggère que «la victoire des Iroquois sur les Hurons, il faut la chercher à la Bourse d'Amsterdam» (p. 343).

Diane PAYMENT

*Département d'histoire,
Université de Winnipeg.*

Dom Guy-Marie OURY, *M^{gr} Briand, évêque de Québec, et les problèmes de son époque*, Sablé-sur-Sarthe et Montréal, Solesmes/Liberté, 1983, 247p.

L'intérêt de Dom Oury pour l'histoire de l'Église canadienne est bien connu ; ses études sur Marie de l'Incarnation, Madame de la Peltrie, Jeanne Mance et La Dauversière en témoignent. Avec la biographie de M^{gr} Briand, il aborde une page de l'histoire de l'Église au lendemain de la Conquête britannique, période qu'il n'avait guère étudiée jusqu'à maintenant. Il le fait avec beaucoup de justesse et d'à-propos. Manifestement, l'auteur a une profonde admiration pour son héros. Il eût volontiers fait sien le jugement de l'abbé de La Corne écrivant à ses collègues du Chapitre de Québec au sujet de M^{gr} Briand : « Vous avez un saint, Messieurs » (p. 108). Malgré ce préjugé favorable, l'auteur échappe au piège de l'hagiographie et réussit à brosser un portrait vivant et nuancé de M^{gr} Briand et des problèmes de son époque.

Seize chapitres composent l'ouvrage : deux sont consacrés aux années de formation en France ; quatorze portent sur la période où M^{gr} Briand a séjourné au Canada, soit de 1741 à son décès le 25 juin 1794. Peu de détails sur les dix-huit premières années de son action pastorale à Québec, alors qu'il vit dans l'ombre de M^{gr} de Pontbriand qui en avait fait son collaborateur immédiat. L'auteur présente M^{gr} Briand comme un « silencieux et un timide », « profondément humble » (p. 45), mais sachant « faire usage de son autorité » (p. 75), une autorité souvent « protectrice, de caractère paternel » (p. 200). Un homme « simple », « d'une extrême droiture, équilibré, optimiste » (p. 68), ne se laissant pas influencer facilement et ayant « éminemment le sens du concret, du réalisable » (p. 201). Un homme « absolument dépourvu d'ambition » (p. 223), qui « se croyait appelé à n'être qu'un évêque de transition, plus exactement l'évêque de la transition » (p. 129), le temps d'assurer la survie de l'Église à une période particulièrement critique de son histoire. D'où son attitude éminemment pragmatique à l'endroit des autorités britanniques et du gouverneur Murray, attitude marquée de neutralité, de respect et d'absolue soumission. En agissant ainsi, M^{gr} Briand ne faisait que se conformer à l'attitude de son prédécesseur, M^{gr} de Pontbriand, qui regrettait amèrement de n'avoir pas résolu de son vivant la délicate question de la succession épiscopale (p. 62). Sans doute cette politique allait-elle de soi pour M^{gr} Briand ; la doctrine de l'Apôtre Paul concernant l'obéissance due aux autorités légitimement constituées, de même que sa conception des relations Église/État et sa lecture de l'histoire à la lumière de sa foi (p. 177), lui en faisaient un devoir

impérieux. Mais M^{fr} Briand avait surtout compris que les Anglais étaient désormais « nos maîtres » (p. 72), et que seule une politique d'étroite collaboration pouvait éviter à l'Église et aux Canadiens des représailles qui n'avaient pas été épargnées au malheureux peuple acadien, quelques années plus tôt. À ce sujet, Dom Oury prend clairement position dans le débat qui oppose deux écoles de pensée à propos du loyalisme de M^{fr} Briand : servilité ou réalisme. Il endosse sans réserve la thèse défendue jadis par Michel Brunet à l'encontre de l'historien Marcel Trudel : « Il n'y a pas de servilité dans le comportement de M^{fr} Briand » (p. 178) ; « Ce n'est pas le pantin inoffensif dont se serait servi la politique anglaise ; c'est un homme et un évêque qui sait ce qu'il veut et que l'on ne fera pas dévier, lorsqu'il se trouve devant un devoir de conscience. » (P. 200.)

C'est dans cette même optique que l'auteur aborde le rôle joué par M^{fr} Briand lors de la révolte des treize colonies britanniques et des efforts du Congrès américain pour entraîner les Canadiens à leur suite. Convaincu qu'il était « moins redoutable pour l'avenir religieux et même culturel du Canada de demeurer colonie de la couronne d'Angleterre, que de devenir l'un des États de l'Union », M^{fr} Briand « a préféré ramer à contre-courant, au risque de devenir impopulaire » (p. 200). Dom Oury souligne avec justesse les conséquences de cette politique dans le peuple, jusque-là profondément attaché à l'Église et à ses prêtres : « le fossé s'était élargi entre les habitants et leur clergé » (p. 197). Soulignons une remarque pertinente au sujet des « préjugés de M^{fr} Briand à l'égard des Bostonnais », qui « lui avaient masqué les perspectives d'avenir des catholiques dans les États situés plus au sud » (p. 231).

Les pages consacrées aux relations de l'évêque avec les fidèles, le clergé séculier et les Séminaires de Québec et de Montréal, sont particulièrement intéressantes. Les Canadiens avaient peut-être « un attachement profond, viscéral à la foi de leurs ancêtres » (p. 220), ils n'en étaient pas moins orgueilleux, indépendants et entêtés (p. 219), facilement querelleurs « comme des chiffonniers » (p. 217), et recourant aisément à l'autorité civile dans leurs démêlés avec l'évêque (pp. 181 et 219). Ils étaient loin d'être « de dociles agneaux, des ouailles comme le désirent plus ou moins tous les pasteurs » (p. 218). C'est plutôt de mauvaise grâce qu'ils auraient accepté en 1763 de contribuer financièrement au voyage d'Étienne Charest à Londres pour obtenir la nomination d'un évêque à Québec (p. 82). Les marguilliers, surtout, ceux de Québec puis ceux de Trois-Rivières, en prennent à leur aise avec l'évêque ; ils n'hésitent pas à dénoncer M^{fr} Briand à Rome (p. 125). « C'est le règne du marguillage », écrit ce dernier (p. 219). Le clergé canadien n'est pas plus facile à manœuvrer. Les curés portent facilement « leurs griefs ou leurs problèmes au gouverneur ou à ses auxiliaires » (p. 130). Plusieurs Récollets, la plupart Canadiens, « donnèrent du fil à retordre à M^{fr} Briand » (p. 142). Quant aux Séminaires de Québec et de Montréal, que l'évêque aurait souhaité unifier, ils firent preuve d'indépendance à son endroit. En revanche, l'évêque « professait une grande estime pour les Jésuites » (p. 142). Pour ce qui est des communautés de religieuses, auxquelles l'auteur consacre tout un chapitre, elles marquèrent toujours une grande soumission à l'évêque.

La situation de l'Église et les problèmes qui se posèrent à elle entre 1763 et 1794 font l'objet d'une analyse minutieuse. L'auteur n'hésite pas ici à tempérer l'optimisme de M^{fr} Briand, pour qui la religion était « parfaitement libre » (p. 181), particulièrement après 1772. « Liberté de culte, sans doute, écrit Dom Oury, mais non liberté d'assurer la relève des ministres du culte. Il faut donc mettre un bémol aux éloges de M^{fr} Briand célébrant le libéralisme des Anglais. » (P. 141.) Du reste, les circonstances particulières

beaucoup plus que la libéralité des Anglais — l'éventualité d'un soulèvement dans les treize colonies et d'une guerre avec la France — incitèrent ceux-là, comme le souligne pertinemment l'auteur (pp. 181-182), à faire droit aux revendications de l'évêque et du peuple canadien.

Si Dom Oury réussit parfaitement bien à dégager les problèmes d'Église, on peut déplorer toutefois l'absence d'un portrait de la société canadienne au cours de ces trente années. Peu de choses sur la situation politique engendrée par l'Acte constitutionnel de 1791 et sur l'émergence d'une nouvelle bourgeoisie canadienne, ni sur les incidences de la Révolution française au Canada français, sinon pour souligner que M^{sr} Briand ne cessait de prier « journallement pour la France et le clergé dans ce temps de Révolution » (p. 233). Rien non plus sur la fondation, en 1778, de l'Académie de Montréal et la diffusion des idées voltairiennes à partir de la *Gazette de Montréal*, ni sur la question du projet d'université mixte en 1789. En fait, les années 1784-1794 occupent bien peu de place dans l'ouvrage de Dom Oury. À la décharge de celui-ci, il faut reconnaître que M^{sr} Briand, vieilli et souffrant, ne s'occupa guère des affaires du diocèse après sa démission en novembre 1784. Côté sources, rien d'important ne semble avoir échappé à l'auteur, qui utilise avec beaucoup de bonheur le *Livre de raison de M^{lle} Briand, sœur de M^{sr} Briand*. L'ouvrage de Dom Oury est rédigé dans un style alerte qui en rend la lecture facile et passionnante.

Gilles CHAUSSE

*Faculté de théologie,
Université de Montréal.*

Jean-Paul DE LAGRAVE, *Fleury Mesplet (1734-1794), diffuseur des Lumières au Québec*, Montréal, Patenaude, 1985, xv + 503p.

L'auteur s'est proposé de commémorer le deuxième centenaire de la naissance de la presse d'information à Montréal avec son livre sur Fleury Mesplet, dont la célébration aurait pu se faire plus tôt puisque l'imprimeur lyonnais est arrivé à Montréal en 1776 et qu'il a fondé un premier journal deux ans après. De Lagrave souligne, d'entrée de jeu, qu'il a présenté son étude comme thèse de doctorat à l'Université de Montréal. Ce qui prouve *a priori* le sérieux de l'ouvrage.

On savait depuis longtemps que Fleury Mesplet avait installé la première imprimerie et fondé les premiers journaux de Montréal, qu'il excellait dans le métier d'imprimeur et qu'il avait été au centre de l'intelligentsia montréalaise durant près de vingt ans. Les historiens de la littérature d'hier et d'avant-hier parlaient surtout de lui comme d'un voltairien à proscrire. Ceux de l'imprimerie et du livre se sont attachés, depuis Aegidius Fauteux, à étudier de plus près l'imprimeur et les imprimés qui sont sortis de son atelier. Bien des aspects de sa vie et de son activité demeuraient pourtant inconnus ou manquaient de précision. Aussi attendait-on un *opus magnum* qui nous donnerait le dernier mot sur le personnage.